

Vous avez dit : *Fraternité ?*

Colloque de l'Association « Sources des Sept Dormants »

à l'occasion du pardon des Sept Saints en Vieux Marché,
le samedi 22 Juillet 2017

- Sommaire -

« Vous avez dit : Fraternité ? » Ce qu'en disent les chrétiens.

Marie-Françoise QUINTON.

Paroisse de Notre-Dame de Plouaret

p. 2

La fraternité humaine du point de vue de l'islam.

Mohammed LOUESLATI.

Imam, aumônier musulman des prisons du grand Ouest

p. 7

La Fraternité. Sur les bords d'un chemin escarpé, brillent des lucioles...

Jean-Michel LE BOULANGER.

Premier Vice Président de la Région Bretagne

p. 11

En guise de conclusion...

Fr Jean-Jacques PÉRENNÈS, op.

Directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem

p. 21

Mgr Jean-Paul VESCO, évêque d'Oran et « pardonneur » avait accepté d'être le modérateur du colloque ; qu'il en soit, ici, chaleureusement remercié.

« Vous avez dit fraternité ? » Ce qu'en disent les chrétiens.

Marie-Françoise QUINTON
de la paroisse de N.-D. de Plouaret.

C'est en tant que chrétienne ordinaire que j'interviens aujourd'hui... Je me retrouve un peu dans la même situation que lorsque j'ai commencé ma carrière d'enseignante à l'IUT de Lannion : on m'a confié un cours sur les techniques du vide. J'avais manipulé des pompes à vide en laboratoire pendant plusieurs années, et on me demandait d'expliquer comment ça marchait !... Ici, c'est la première fois que je vais tenter d'expliquer ce que j'essaie de vivre comme « chrétienne ».

Ce que disent les chrétiens de la fraternité s'enracine dans la prière du « Notre Père », prière qui leur a été enseignée par Jésus lui-même. En effet, sont frères (et sœurs...) ceux qui ont au moins un parent en commun, ici Dieu même.

Avant de débobiner ce qui découle de cette affirmation, je vous propose d'entendre une version parphrasée et chantée en breton vannetais de cette prière.

Merci à Sébastien Le Guillou qui a sollicité son amie Nolven Le Bué pour cet enregistrement inédit.

Hun Tad e zou én nean... (Breton vannetais.)

1. *Hun Tad e zou én nean, reit d'emb hou ranteleh,
Eit hou prasan inour hag hur salvedigeh.*
Notre Père qui êtes aux cieux, que vienne votre royaume,
pour votre plus grande gloire et notre salut.

DISKAN :

*Hun Tad e zou én nean, hous hanu revou mélet,
Get en Éled ; er Sent, en dud, en treu kroéet !*
Notre Père qui êtes aux cieux, loué soit votre nom,
par les anges, les saints, les hommes, les créatures.

2. *Hun Tad e zou én nean, bét groeit hou volanté
Get kement hani zou, ar en doar él én né.*
Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite,
par tout un chacun, sur la terre comme aux cieux.

3. *Hun Tad e zou én nean, reit d'emb bara bamdé,
Reit d'emb hiniù bara er horv hag en iné.*
Notre Père qui êtes aux cieux,
donnez-nous notre pain quotidien,
donnez-nous notre pain, pain du corps, pain de l'âme.



Sainte Trinité
aux anges
musiciens.
Bois polychrome
15e-16e siècle.
Quimper.

4. *Hun Tad e zou én nean, d'emb-ni ol pardonet,
Él ma hramb ni d'er ré en des hun ofanset.*
Notre Père qui êtes aux cieux, à nous tous pardonnez,
comme nous le faisons à ceux qui nous ont offensé.

5. *Hun Tad e zou én nean, goarantet hur halon,
Birùikin n'hul lauket de goéh én tentasion.*
Notre Père qui êtes aux cieux,
gardez nos cœurs à tout jamais de tomber en tentation.

6. *Hun Tad e zou én nean, goarnet hun ineañneu,
Doh er péhed marüel, mamen en ol drougeu.*
Notre Père qui êtes aux cieux,
gardez nos âmes du péché mortel, source de tous les maux.

Pour commencer, je voudrai revenir sur deux choses affirmées en préambule.

En premier lieu, je me suis présentée comme « chrétienne » ; **qu'est-ce à dire ?**

C'est à Antioche, ville au nord de la Syrie que, une vingtaine d'années après la mort de Jésus, pour la première fois, ses disciples reçurent le nom de « chrétiens ». (Actes 11, 19-25) ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Actes 11, 19-25 est une référence biblique qui renvoie au livre des Actes des Apôtres, chapitre 11, versets 19 à 25. La Bible chrétienne est une collection de livres dont une partie a été écrite avant la vie de Jésus (Ancien Testament) et l'autre partie est postérieure à sa mort (Nouveau Testament) ; le livre des Actes appartient au Nouveau Testament.

Ce qui les distinguait alors des autres juifs, c'était ceci :

- ils adhéraient à l'enseignement de Jésus, qui était tenu de son vivant pour un prophète par une partie de ses corréligionnaires ;
- ils avaient été confortés par l'expérience faite par les apôtres et leur entourage après sa mort, expérience transmise en ces termes : « *Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins* » ;
- ils avaient décidé de mettre son enseignement en pratique et de diffuser son message.

Les chrétiens sont donc les disciples du Christ, titre qu'ils ont attribué à Jésus, leur maître, après sa mort.

Mais **que signifie ce titre de Christ ?**

A l'origine, on trouve un adjectif grec, *chrestos*, qui signifie *enduit, oint* ; on enduit son corps avec de l'huile après le bain, un cadavre avec de l'ambroisie, une flèche avec du poison. Mais pour les juifs, le roi est « oint » par le grand prêtre le jour de son intronisation. Et le roi, pour les juifs depuis le roi David, c'est le « messie », titre décalqué du mot hébreu *messiah* traduit par *chrestos* en grec.

On se rappellera que, au temps de Jésus, les juifs vivaient sous occupation romaine, dont seul un messie pouvait les délivrer. Autrement dit, le titre de Christ donné à Jésus après sa mort revient à reconnaître que cet homme, crucifié par les Romains comme agitateur des foules, est en fait le roi attendu par les juifs, le messie, et le roi selon le cœur de Dieu, le roi du « royaume de Dieu ».

Et, si on en croit les Évangiles, le cœur de l'enseignement de Jésus de son vivant est l'annonce de la venue du royaume de Dieu :

Jésus proclamait la bonne nouvelle de la part de Dieu : « Proche est le royaume de Dieu » (Évangile selon St Marc 1, 14-15).

On retrouve d'ailleurs cette évocation du royaume de Dieu dans la prière du Notre Père : « Que ton règne vienne ! »

Comme je l'ai dit, la prière du Notre Père nous vient de Jésus lui-même, ce sur quoi semblent d'accord les biblistes ; ce qui n'est pas le cas de toutes les paroles attribuées à Jésus dans les Évangiles.

Les biblistes insistent aussi sur la nouveauté de cette prière : Jésus, juif pieux, appelle le Dieu de son peuple « Père » et invite à le prier en l'appelant « Père ». Or cette invocation à Dieu comme Père n'apparaît nulle part dans tous les livres de la Bible des juifs, pas même dans le livre de prières qu'est celui des Psaumes.

Et s'adresser à Dieu comme Père, c'est reconnaître comme frères tous ceux qui l'invoquent aussi comme Père...

Le Dieu invoqué par Jésus dans cette prière était le Dieu des Juifs, tel qu'il s'était révélé au cours d'une longue histoire, histoire dont on trouve la trame dans les livres de la Bible des Juifs (l'Ancien Testament de la Bible des chrétiens).

Avant d'avoir un roi et d'être constitué en royaume, le peuple de ce Dieu était un ensemble de douze tribus, issues d'une même lignée de patriarches, dont l'histoire est racontée dans le livre de la Genèse. Les descriptions de fratries dans le livre de la Genèse sont d'ailleurs très instructives, à commencer par celle de Caïn et Abel (Genèse 4, 1-16)...

Je voudrais m'arrêter sur **l'histoire des douze fils de Jacob**, à l'origine des douze tribus, qui occupe près du tiers du livre de la Genèse. André Wénin, bibliste belge, en a publié l'étude⁽²⁾ sous le titre « Joseph ou l'invention de la fraternité »...

Donc Jacob, petit-fils d'Abraham, a eu douze fils de quatre mères différentes. Les deux derniers, Joseph et Benjamin, étaient ceux que lui avait enfin donné l'élue de son cœur, Rachel, qui mourra en donnant le

(2) *Joseph ou l'invention de la fraternité*, A. Wénin, Éditions Lessus, Namur 2005.

jour à Benjamin.

Joseph était donc le onzième fils de Jacob, et aussi son préféré. D'où la jalousie des dix autres nés avant lui, jalousie exacerbée par les fanfaronnades de Joseph qui se rêve adoré par son père et ses frères... Bref, une fratrie malade et déchirée.

Et c'est la crise : Joseph a 17 ans, ses frères complotent de le faire mourir. Mais l'aîné, Ruben, lui évite la mort, et finalement il sera vendu à des marchands qui l'emmènent en Égypte. Les frères font croire à leur père Jacob que Joseph est mort, dévoré par une bête sauvage, ce dont le père est inconsolable.

Puis Joseph vit sa vie en Égypte ; d'abord esclave, il devient « le potentat du pays d'Égypte ». Les frères vivent aussi leur vie au pays de Canaan, auprès de leur père.

Vingt ans plus tard, la famine s'étant abattue dans toute la région, Jacob envoie ses fils acheter du blé en Égypte. Et comme c'était Joseph qui vendait le blé, ils sont mis en sa présence ; Joseph les reconnaît, mais eux ne le reconnaissent pas.

S'ensuit alors une série de mises à l'épreuve des frères par Joseph qui ne se fera reconnaître qu'au terme d'**une rencontre où il apparaît que les frères ont changé** depuis le moment où ils se sont débarrassés de lui. En effet, alors que Joseph veut garder Benjamin comme esclave, au motif qu'on a trouvé dans ses affaires un objet précieux (placé d'ailleurs intentionnellement par Joseph), l'un des frères, Juda, s'y oppose. Il donne à cette opposition la raison suivante :

« Si j'arrive chez mon père sans que soit avec nous l'enfant à l'âme duquel son âme est liée... il mourra... J'en serai coupable envers mon père toute ma vie... Je ne veux pas voir le malheur qui frapperait mon père... » (Genèse 44, 30...34).

Le dénouement de la crise dans la famille des fils de Jacob ne survient qu'une fois dites ces paroles où se manifeste la bonté retrouvée des frères de Joseph : alors que leur jalousie avait balayé toute crainte de faire du mal à leur père lorsqu'ils s'en étaient pris à son fils préféré, vingt ans plus tard, c'est la vie de leur père qui leur importe plus que tout...

Je retiendrais trois choses de cette histoire :

- cette transformation d'une famille qui va mal en une famille réconciliée a pris du temps : plus de 20 ans entre la crise initiale et la reconnaissance mutuelle ;
- elle est le fruit des événements, mais aussi d'actes posés par tel ou tel de la fratrie : Ruben qui sauve Joseph de la mort, Juda qui refuse que Benjamin soit pris comme esclave ;
- c'est une parole d'humanité vraie qui scelle cette transformation.

Après ce détour par « L'invention de la fraternité » qu'est l'histoire de Joseph, **que trouve-t-on dans les écrits proprement chrétiens de la Bible pour décrire comment vivre en frères ?**

Les Évangiles nous montrent que Jésus vivait sa relation au Dieu de ses pères comme celle d'un fils à son père.

Mais ils nous montrent aussi que Jésus vivait sa relation avec ses semblables en leur proposant de **faire partie de la fratrie des fils de Dieu**. Cela nous est rapporté dans le récit suivant :

Alors que Jésus enseignait les foules, sa famille essaie de l'en détourner, le croyant devenu fou. On l'informe que sa mère et ses frères le cherchent ; Jésus répond :

« Qui est ma mère ? et mes frères ?... Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère, et une sœur, et une mère. » (Évangile selon St Marc 3, 33-35).

Et ce en quoi consiste la volonté de Dieu, on le trouve dans les écrits des prophètes, tel Michée :

« On t'a fait savoir, homme, ce que YHWH réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté, et de t'appliquer à marcher avec ton Dieu. » (Michée 8, 8).

Jésus se reconnaît donc frère de ceux et celles qui font la volonté de Dieu.

On trouve, dans une parabole mise dans la bouche de Jésus par le seul évangéliste Matthieu, **une autre catégorie de frères de Jésus**. Cette parabole met en scène le jugement dernier, où le Roi sépare les justes de ceux qui ne le sont pas. À sa droite, les « bénis de mon Père », dit le Roi ; parce qu'ils « lui ont donné à manger » et l'ont secouru dans toutes sortes de détresses, ils reçoivent le Royaume en héritage.

Et à ces bénis qui s'étonnent : « Quant t'avons-nous donné à manger?... », le Roi répond :

« ...dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Évangile selon St Matthieu **25**, 40).

Ce ne sont plus seulement ceux qui font la volonté de Dieu qui sont les frères de Jésus ; ce sont aussi tous les malmenés de la vie...

Ceci étant, on pourrait penser qu'il suffit de reconnaître Jésus comme Roi du royaume de Dieu pour se sentir « frère de tous ». L'expérience la plus commune de n'importe quel chrétien montre qu'il n'en est rien. Le chemin à emprunter pour aller vers cette société fraternelle idéale qu'est le Royaume de Dieu est un chemin exigeant, ne serait-ce que parce qu'**aucune fratrie ne fait l'économie de conflits...**

Pour résoudre ces conflits, on trouve, toujours sous la plume de l'Évangéliste Matthieu, deux balises en forme de sentences acérées mises dans la bouche de Jésus, et qui se gravent dans les esprits.

La première :

« *Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel (de Dieu), si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère...* » (Évangile selon St Matthieu **5**, 23-24).

On remarquera que Jésus invite à se réconcilier avec le frère qui a quelque chose contre soi, et non pas à se réconcilier avec le frère contre qui on a quelque chose !...

La seconde :

À l'apôtre Pierre qui demande à Jésus :

« *Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ?* »

Jésus répond :

« *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante dix fois sept fois...* » (Évangile selon St Matthieu **18**, 21-22).

Inutile de dire que ce n'est pas du tout cuit !...

Pour terminer, une dernière citation, extraite d'une lettre de l'apôtre Saint Jean, qui est, à mon sens, **l'horizon du comportement fraternel chrétien** :

« *Lui, Jésus, a donné sa vie pour nous ; nous devons nous aussi donner notre vie pour nos frères...* » (1re lettre de St Jean **3**,16).

La barre est haute, surtout si on se rappelle que le don qu'a fait Jésus de sa vie l'a conduit à être exécuté comme un fauteur de trouble ! Mais le premier pas sur ce chemin, à savoir le service d'autrui, est à la portée de tout un chacun... Je me rappelle le texte de la promesse scoute que j'ai faite, à huit ans : « *je promets de... rendre chaque jour un service à quelqu'un...* »

Il appartient à chaque génération de chrétien de mettre en œuvre ces enseignements de Jésus. Et le rôle des Églises est de les rappeler, d'en actualiser la formulation, à temps et à contre-temps. L'agitation du monde laisse parfois émerger quelques paroles fortes qui peuvent réveiller les consciences. **Dans le monde d'aujourd'hui émergent pour moi deux paroles du pape François.**

La première est extraite d'un discours adressé au corps diplomatique accrédité auprès du Vatican tout de suite après son élection :

« Je désire vraiment que le dialogue entre nous aide à construire des ponts entre tous les hommes, si bien que chacun puisse trouver dans l'autre, non un ennemi, non un concurrent, mais un frère à accueillir et à embrasser. » ⁽³⁾

La seconde est extraite du sermon prononcé à Lampedusa, où il s'était rendu en Juillet 2013 pour réagir au drame des réfugiés traversant la Méditerranée au péril de leur vie :

« Demandons au Seigneur la grâce de pleurer sur notre indifférence, de pleurer sur la cruauté qui est dans le monde, en nous, aussi en ceux qui dans l'anonymat prennent les décisions socio-économiques qui ouvrent la voie à des drames comme celui-ci. » ⁽⁴⁾.

Les chrétiens prient Dieu qu'il leur accorde la force de s'engager sur la voie de la fraternité universelle. Ils le prient pas tant pour « faire bouger » Dieu en leur faveur que pour bouger eux-mêmes : on ne sort pas indemne de prières sincères répétées en ce sens ; cette répétition nous change !

En conclusion, à la question : « Que disent les chrétiens de la fraternité ? », j'ai puisé dans la Bible quelques éléments de réponse :

- L'histoire de Joseph et ses frères montre qu'une fraternité harmonieuse, ça prend du temps ; ça se construit parfois dans la douleur, parfois dans la joie... et un jour, on découvre qu'elle est là...
- Le Royaume de Dieu, dont Jésus s'est fait le héraut, c'est une société fraternelle de fils d'un même Dieu, le Dieu et Père de Jésus-Christ.
- Il n'y a pas de fraternité sans réconciliation, sans pardon des offenses, sans don de soi...

Cette perspective d'un Royaume de Dieu qui vient est une « bonne nouvelle » : une fraternité universelle, c'est du bonheur !... Il y a 2000 ans, un homme a essayé de convaincre l'humanité que c'était à sa portée, en montrant l'exemple jusque dans sa façon de « vivre sa mort ». Mais le chemin qui y mène est exigeant...

- o - o - o - o - o -

⁽³⁾ http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2013/march/documents/papa-francesco_20130322_corpo-diplomatico.html

⁽⁴⁾ http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2013/documents/papa-francesco_20130708_omelia-lampedusa.html

La fraternité humaine du point de vue de l'islam.

Mohammed LOUESLATI

Imam, aumônier musulman des prisons du grand Ouest.

Le contexte actuel en France et en Europe est gagné par le populisme, le communautarisme, les attentats. Le triste sort des chrétiens d'Orient, la désaffiliation des jeunes issus de la diversité dans les banlieues, les interprétations littéralistes des Écritures, les guerres au Moyen Orient,... sont autant de sources d'inquiétude.

La fraternité serait-elle l'une des réponses possibles, sinon au niveau international au moins au niveau national ?

On trouve, dans le Coran ⁽¹⁾ et dans les Hadiths ⁽²⁾, des enseignements sur la fraternité qui peuvent être répartis en deux ensembles. Le premier affirme le principe de la fraternité humaine. Le second met en lumière ses fondements.

Le Principe de la fraternité humaine.

D'emblée, le prophète exprima, d'une façon claire et sans ambiguïté, **l'universalisme de son message** :

« *Je suis le Messager de Dieu pour vous en particulier, et pour toute l'humanité en général* » (Hadith), dit-il dans son premier discours adressé à sa famille.

« *Et Nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour l'univers.* » (Coran 21; 107).

« *Et Nous ne t'avons envoyé qu'en tant qu'annonceur et avertisseur pour toute l'humanité.* » (Coran 34; 28).

Mais une fois affirmé l'universalisme de son message, on trouve dans le Coran **une pédagogie de la fraternité humaine**.

Tout d'abord, elle est une volonté créatrice de Dieu unique :

« *Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des peuples et des tribus, pour que vous vous entre-connaissiez.* »

« *Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu, est le plus pieux. Dieu est certes Connaisseur et Informé.* » (Coran 49; 13).

En effet, ce verset s'applique à tous les êtres humains : « *Ô hommes !* ».

Ensuite, il indique une origine commune à tous les êtres humains : « *Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle,* » (c'est-à-dire d'un même père et d'une même mère).

En outre, il donne à l'homme un but : « *et Nous avons fait de vous des peuples et des tribus, pour que vous vous entre-connaissiez.* ».

D'autre part, il fait fi de tous les facteurs qui différencient les hommes : « *Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu, est le plus pieux.* »

Enfin, il utilise l'expression « *lien du sang* » pour qualifier les liens qui unissent tous les humains.

Selon le témoignage de Marcel Boisard ⁽³⁾ :

« *[Selon le Coran] l'humanité est une. Les hommes sont issus non seulement du même homme mais*

⁽¹⁾ Le Coran est divisé en sourates, elles-mêmes divisées en versets. Les citations du Coran sont repérées par deux numéros ; le premier est celui de la sourate, et le second celui du verset de cette sourate. La traduction du Coran des citations est celle de Denise Masson.

⁽²⁾ Les **hadiths**, ou traditions prophétiques, sont des paroles, actes et confirmations apportés par le prophète Mohammed qui ont été transmis par la tradition.

⁽³⁾ in *L'humanisme de l'islam*, Marcel Boisard, Albin Michel, Paris 1979, p. 162.

encore d'une seule volonté créatrice, celle de Dieu unique. »

De cette volonté créatrice de Dieu découle **la règle d'or** du comportement du croyant que l'on trouve dans les traditions prophétiques :

« Aucun d'entre vous ne peut prétendre à la plénitude de la foi jusqu'à ce qu'il aime pour son frère ce qu'il aime pour lui-même. »

« Aime pour les hommes (annas) ce que tu aimes pour toi-même, tu seras véritablement musulman. »

Enfin, dans certains passages, le Coran décrit les prophètes d'Israël (et d'autres) comme étant des frères pour leurs peuples bien que ces derniers aient farouchement rejeté leur appel. Ainsi

• « **Leur frère** Loth... » (Coran 26;160-164) ;

• « *Les Thamüd traitèrent aussi les prophètes de menteurs. Quand leur frère Salah leur dit : Ne craignez-vous donc pas Dieu... »*

Les théologiens musulmans en déduisent **une nouvelle forme de lien, la « citoyenneté »**, au sens moderne.

Les Fondements de la fraternité humaine.

Dans l'Islam, les deux fondements de la fraternité humaine sont le dialogue et la culture des droits de l'homme.

Le dialogue.

L'exhortation à l'ouverture sur les autres nations, telle qu'elle est exprimée au verset 13 de la sourate 49 du Coran cité au début, (« ...*Nous avons fait de vous des peuples et des tribus, pour que vous vous **entre-connaissiez**...* ») fait apparaître la nécessité du dialogue.

On trouve aussi dans le Coran les **conditions de forme du dialogue** :

« Ne dialoguez avec les gens du Livre que de la meilleure façon. » (Coran 29; 46).

et encore :

« Tu constateras que les hommes les plus proches des croyants par l'amitié sont ceux qui disent ' Oui, nous sommes chrétiens ! ' parce qu'on trouve parmi eux des prêtres et des moines qui ne s'enflent pas d'orgueil. » (Coran 5; 82).

Aussi on ne peut que regretter les expressions des jeunes des banlieues qui utilisent des termes provocateurs : « *impies* », « *infidèles* », « *mécréants* » alors qu'ils devraient dire simplement « *non musulmans* ».

Quant aux **conditions de fond du dialogue**, pour qu'il soit fructueux, il doit mettre l'accent sur ce qui rapproche, sur les points communs ; ainsi :

« Dis : ' Ô gens du livre ! Venez à une parole commune entre nous et vous : nous n'adorons que Dieu ; nous ne lui associons rien ; nul parmi nous ne se donne de Seigneur en dehors de Dieu ' » (Coran 3; 64).

ou encore :

« Nous croyons en ce qui nous a été révélé et en ce qui vous a été révélé. Notre Dieu et le vôtre ne font qu'un, Dieu Unique, et nous lui sommes totalement soumis. » (Coran 29; 46).

Les droits de l'homme.

On peut relever dans l'Islam trois couples de valeurs associées aux droits de l'homme.

Tout d'abord, **la justice et l'équité** sont les valeurs les plus proches de la piété.

« Dieu ne vous défend pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus à cause de votre religion et ne vous ont pas expulsés de vos demeures. Dieu aime les équitables. » (Coran 60; 8).

En partant du verset ci-dessus, le théologien musulman Al Karafi énumère au moins onze obligations que doit tout musulman à l'égard de son concitoyen non musulman : la compassion, l'assistance, la nourriture, le vêtement, la douceur dans la parole, supporter la nuisance du voisinage, la prière, le conseil, la défense, la préservation des biens...

Ensuite viennent **l'égalité des droits et la lutte contre les discriminations.**

Dans son discours d'Adieu, le prophète n'a pas manqué de rappeler le principe d'égalité entre les hommes :

« Ô hommes ! Votre Seigneur est Un et votre père est un. Nulle préférence n'est accordée à un arabe par rapport à un non arabe, ni au non arabe par rapport à l'arabe, ni au noir par rapport au rouge, ni au rouge par rapport au noir, qu'en fonction de sa piété. » (Hadith).

La parabole du scarabée en est une autre illustration :

« Vous êtes tous les enfants d'Adam, et Adam fut créé de terre. Que certains cessent de se vanter de leurs ancêtres, sinon ils auront encore moins de considération auprès de Dieu que les scarabées. »

On retrouve dans ce verset le projet de Dieu créant l'homme tel qu'exprimé dans le verset 13 de la sourate 49 du Coran déjà cité.

Et l'un des tout premiers compagnons du prophète fut l'ancien esclave Bilal qui fut élevé au rang de Muzen du prophète, chargé de chanter l'appel à la prière...

Enfin **la tolérance et la liberté de conscience** sont des valeurs reconnues par l'Islam.

Le Coran reconnaît la liberté de conscience aux gens du Livre et aux mazdéens (les anciens persans).

Les versets sont nombreux à ce sujet :

« Et si ton Seigneur l'avait voulu, il n'aurait fait des hommes qu'une seule communauté (de même confession). Or ils ne cessent d'être différents, à l'exception de ceux auxquels ton Seigneur a accordé miséricorde. Et c'est bien pour être si différents qu'il les a créés. » (Coran 11; 118).

« Et si ton Seigneur l'avait voulu, tous les hommes peuplant la terre auraient, sans exception, embrassé sa foi. Est-ce à toi de contraindre les gens à devenir croyants ? » (Coran 10; 99).

« Croira qui voudra et niera qui voudra. » (Coran 18; 29).

Peut-être est-ce pour cela que Louis Massignon et d'autres orientalistes désignent les califats musulmans sous le nom de théocraties civiles.

Divers auteurs en rendent aussi témoignage :

« ...Mahomet montre une tolérance excessive et bien rare chez les fondateurs de religion pour les cultes qui avaient précédé le sien, le judaïsme et le christianisme notamment, et ... ses prescriptions à cet égard ont été observées par ses successeurs. Cette tolérance a été reconnue par les rares écrivains... qui ont eu l'occasion d'étudier sérieusement de près l'histoire des Arabes. » (Gustave Le Bon, dans *La civilisation des Arabes*, 1884.)

« Les musulmans sont les seuls enthousiastes qui aient uni l'esprit de tolérance avec le zèle du prosélytisme, et qui prenant les armes, pour propager la doctrine de leur prophète, aient permis à ceux qui ne voulaient pas le recevoir de rester attachés aux principes de leur cultes. » (William Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, 1769).

« Le Coran ..., est tolérant pour les religieux. Il a exempté de l'impôt les patriarches, les moines et les serviteurs. Mahomet défendit spécialement à ses lieutenants de tuer les moines, parce que ce sont des hommes de prière. Quand Omar s'empara de Jérusalem, il ne fit aucun mal aux chrétiens. Quand les croisés se rendirent maîtres de la ville sainte, ils massacrèrent sans pitié les musulmans et brûlèrent les juifs. » (Joseph-François Michaud, *Histoire des croisades*, 1812-1822).

On notera également la constatation attristée de l'abbé Jean-Hippolyte Michon (1806-1881) :

« Il est triste pour les nations chrétiennes que la tolérance religieuse, qui est la grande loi de charité

de peuple à peuple, leur ait été enseignée par les musulmans. C'est un acte de religion que de respecter la croyance d'autrui et de ne pas employer la violence pour imposer une croyance. » (Mr l'abbé J. H. Michon, Voyage religieux en Orient, 1853) ».

Le monde musulman a encore du mal avec l'apostasie, le statut de la femme, la liberté d'expression, la charia dans certains pays, le fonctionnement démocratique du pouvoir,... Il y a urgence en France de créer un islam moderne compatible avec les droits de l'homme, l'égalité entre les hommes et les femmes, loin de la violence, de la misogynie, de la diabolisation de la civilisation occidentale ; il en va de la cohésion nationale. Aussi il est nécessaire que les pouvoirs publics facilitent cette transition. La création par le gouvernement de la Fondation de l'Islam de France en 2015-2016 est un premier pas en ce sens.

Si ce défi est relevé, la France serait ainsi une chance pour l'Islam qui pourra « lever le voile » sur un vrai visage humaniste, moderne et démocratique. De son côté, l'Islam pourrait, à son tour, devenir une chance pour la France ; il lui permettrait de construire des ponts et des partenariats modernes avec plus d'un milliard de musulmans dans le monde : chemin vers une fraternité universelle !...

- o - o - o - o - o -

La Fraternité.

Sur les bords d'un chemin escarpé, brillent des lucioles...

Jean-Michel LE BOULANGER
Premier Vice-Président de la Région Bretagne.

Eléments d'histoire ⁽¹⁾

La fraternité... Vivons-nous « Le moment fraternité » pour reprendre le titre d'un très stimulant essai de Régis Debray (2) ? Pendant quelques heures, après des attentats meurtriers, quand pleurent les consciences et que nous nous retrouvons, sur les places de nos villes, dans une sidération qui est d'abord un éloge de la vie, nous pouvons penser, en effet, qu'un vaste « nous » émerge à l'échelle de notre condition humaine et que ce « nous » fraternel dominera la peur et finira par vaincre le malheur. Et puis l'émotion retombe. Les habituelles querelles reprennent le dessus. Le « nous » se délite à nouveau. Les « moi » narcissiques se réveillent. Le futile, un temps tapi sur le bord du chemin, ressurgit en majesté. La fraternité... est-ce une illusion ? Une chimère ?

Le mot, pourtant, apparaît clairement dans le marbre de notre devise républicaine et au fronton des édifices publics : Liberté, Égalité, Fraternité... Depuis 1880 cette devise – qui reste un horizon et un combat - est nôtre.

La source, comme pour les autres symboles de notre République, c'est la Révolution. Mais, contrairement à ce que l'on pense souvent, la devise n'a pas été officialisée durant cette période. Liberté, Égalité, Fraternité étaient certes souvent employés mais parmi d'autres mots qui fleurissaient dans les rêves prométhéens d'un monde en émergence, comme amitié, sincérité, charité, union...

Trois mots, trois rêves, trois volontés parmi d'autres... parfois liées dans un même élan précurseur.

C'est Voltaire, dans les Scythes, qui unit les trois notions :

*« Nous sommes tous égaux sur des rives si chères
Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères ».*

C'est Robespierre qui cite la devise. C'est le Club des Cordeliers qui l'adopte en mai 1791 et exprime le souhait que les soldats la porte sur leur uniforme.

La commune de Paris, en 1793, propose d'écrire « La République une et indivisible – Liberté – Égalité – Fraternité – ou la mort » sur les édifices publics.

Et puis, Mirabeau : « *L'Histoire n'a trop souvent raconté que les actions des bêtes féroces parmi lesquelles on distingue de loin en loin des héros ; il nous est permis d'espérer que nous commençons l'histoire des hommes, l'histoire des frères* ».

Pour autant, d'autres formules ternaires – n'oublions pas la sainte Trinité, n'oublions pas les trois ordres – sont employées, Nation, Loi, Roi ou Force, Égalité, Justice...

Il est essentiel de noter que des trois occurrences de la devise, la fraternité est la moins usitée, et de loin. Elle n'est pas mentionnée dans les cahiers de doléances ; elle n'apparaît pas dans la Déclaration de 1789 et reste anecdotique dans la Constitution de 1791. Notons enfin qu'il n'y a aucune fête de la fraternité les jours de décade contre deux pour la Liberté et une pour l'alliance de la Liberté et de l'Égalité...

Ainsi, l'idéal de Fraternité, bien présent pourtant dans les rites épistolaires des sociétés et des loges ma-

⁽¹⁾ Mona Ozouf a publié deux textes sur ces questions d'histoire. Ils font autorité. « *Liberté, Égalité, Fraternité* », in *Les Lieux de Mémoire, Les France, Identifications*, sous la direction de Pierre Nora, Quarto 3, Gallimard, 2004, pages 4353 – 4388. « *Fraternité* », in *De Révolution en République, les chemins de la France*, Quarto, Gallimard, 2015, pages 255 – 265.

⁽²⁾ Régis Debray, « *Le moment fraternité* », Gallimard, 2009, 368 pages.

çonniques, « Salut et Fraternité », ne s'impose pas... et la devise, pas davantage !

Plusieurs raisons, d'ordre divers, sont évoquées :

- le caractère évidemment et éminemment chrétien de la notion de fraternité.
- L'association de la devise à un moment de tension extrême de la Révolution : Liberté – Égalité – Fraternité ou la mort ! « L'effroi permanent de 1793 », dont parlait Victor Hugo, colore de sang cette trilogie.
- Et surtout, surtout, ce flou qui pose la question des limites : fraternité, peut-être, mais avec qui ? Au sein de la société – du club – dans un entre-soi des convictions et des combats partagés ? ; au sein de la Nation ? ; fraternité universelle de la condition humaine ?

Le Premier Consul choisit Liberté, Ordre public et la Monarchie de Juillet, en 1830, Ordre et Liberté.

Liberté – Égalité – Fraternité apparaît, ici et là, tout au long de la Monarchie de Juillet dans les rêves et les discours des courants républicains... Une vitalité souterraine qui apparaît au grand jour dans les banquets de 1847, prémices à 1848, quand Ledru-Rollin en appelle clairement à la devise, « *chaque soir, dans ta demeure isolée, répète religieusement l'immortel symbole : Liberté – Égalité - Fraternité* ». L'immortel symbole, qui près d'un demi-siècle après la Révolution semble la magnifier.

En 1848, quand le drapeau tricolore s'impose au drapeau rouge, il faut faire une concession au peuple et sur le drapeau sont écrits les mots Liberté – Égalité – Fraternité, alors qu'une rosette rouge est installée à la hampe.

Formule éternelle, dit-on alors, tant elle semble inscrite dans les mémoires. Mais la mémoire n'est pas l'histoire et nous savons qu'il n'en est rien... Pour autant, c'est alors une formule de consensus, synthèse républicaine et chrétienne, tant en 1848, contrairement à 1789, on assiste à un « *cœur à cœur de l'Église et de la Révolution* ». L'évêque de Châlons estime que cette devise est « *l'Évangile dans sa plus simple expression* ». Certains font même remonter la formule au Christ. Les conclusions des Mémoires d'Outre-tombe – publiées en 1849 et 1850 – sont éclairantes : « *Loin d'être à son terme, la religion du Libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique, liberté, égalité, fraternité* ». Pour Châteaubriant voilà bien la promesse du christianisme. Liberté ? la marche des créatures vers le Bien voulu par Dieu. L'Égalité ? au nom de l'égalité des âmes devant ce Dieu créateur. La Fraternité ? l'esprit même du christianisme.

Doublement adoubée, républicaine et chrétienne, la devise devient constitutionnelle.

Mais le Prince-Président, en 1852 l'interdit. Cette sotte devise, bien trop révolutionnaire, symbole de l'anarchie pour Auguste Comte, retombe de son piédestal. Ordre et Progrès fera l'affaire...

La formule ternaire continue cependant son chemin... Peu à peu, elle est dissociée de l'effroi de la Terreur, de la peur des journées révolutionnaires et de la violence insurrectionnelle. Dissocier 89 de 93, dissocier la République de l'insurrection et même affirmer que la République empêche l'insurrection, c'est l'œuvre des Républicains, de Ferry, de Gambetta et c'est leur victoire. Car sans l'ombre portée de la Terreur, de la violence et de la mort, la devise ressurgit en majesté, symbole d'une République qui parle d'émancipation. Écoutons Paul Bert, Ministre de l'Instruction, s'adressant aux élèves de France : « *si vous enlevez l'un des trois mots, cela ne marche plus. Sans la liberté, l'égalité peut-être le plus abominable des esclavages, car tout le monde est égal sous un tyran. Sans la fraternité, la liberté conduit à l'égoïsme* ».

En 1880, la devise est inscrite aux frontons de nos bâtiments publics, même si, en ce premier âge de la IIIe République, certains préféraient la Solidarité à une Fraternité toujours jugée trop chrétienne...

Ce premier âge institue également le drapeau et l'hymne national aux côtés de « l'immortelle » devise.

De 1789 à 1880, un « nous » s'est composé, tissé, imposé. Un « nous » national dont les racines multiples plongent dans le terreau du christianisme, dans les rêves des Lumières, dans les grandes heures de

la Révolution. Un siècle pour une synthèse.

Une synthèse qui peut évidemment être combattue. Pour Maurras, la Liberté est un mauvais rêve et l'Égalité, une folie ! Seule la fraternité nationale est à inscrire au fronton de l'union nationale. La Fraternité comme ciment nationaliste. Mais pour quelle Nation ? Celle de Maurras est une nation close sur ses certitudes et ses racines, fermée sur sa suffisance, repliée et haineuse.

Dans le prolongement de Maurras, Vichy abandonne la devise nationale au profit de Travail, Famille, Patrie, toujours une formule ternaire, inspirée de La Rocque et du PSF. Famille et Patrie étant préférée à une Fraternité dont les limites sont bien floues. Frère, oui, mais avec qui ? Où commence-t-elle, cette Fraternité, et surtout, jusqu'où s'étend-elle ? Frère avec des juifs, vraiment ?

En 1948, aux lendemains d'Auschwitz, de Ravensbruck et de Buchenwald, dans les décombres de la folie et de la haine, écoutons la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, dans son article fondateur, l'article 1 : « *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité* ». Libres, égaux, en fraternité ! Cet espoir qui se lève sur les ruines du passé reste, aujourd'hui encore, notre horizon.

Des prémices de la Révolution à 1948, un constat s'impose : les chemins de la devise républicaine ont été buissonniers. Elle ne va de soi, cette trilogie. Elle ne va de soi, cette idée de Fraternité. C'est un travail, la Fraternité !

Liberté, Égalité, Fraternité, un « emblème de l'impossible »⁽³⁾ ?

Un siècle de tâtonnements, de tensions et de reculs, pour une triade d'abstractions dont la « petite dernière » est aussi la parente pauvre qui pose des problèmes nombreux.

Tout d'abord, il faut insister sur le fait que cette Fraternité n'est pas du même ordre que la Liberté et l'Égalité. Elle relève de l'harmonie et non du contrat. Liberté et Égalité sont des Droits. La Fraternité est une tension, une ambition, voire une obligation morale.

Jules Michelet le disait déjà : si la fraternité est laissée au sentiment, elle n'est pas efficace, elle peut être éphémère, dans un élan conjoncturel, émotionnel. Si elle est loi écrite et impérative, elle n'est plus fraternelle. Pour Michelet, l'enjeu est de faire de la fraternité un sentiment qui découle naturellement de la Liberté et de l'Égalité. Pour que l'Égalité advienne il faut une volonté de voir l'autre libre. Il faut donc voir l'autre reconnu comme semblable. C'est l'idée reprise dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Notons, pour prolonger Michelet, combien l'irruption de la fraternité au cœur de l'événement, la fraternisation, ce moment d'élan et d'émotion, sera retenu par la mémoire. Fraternisations révolutionnaires, fraternisations sur le front il y a un siècle... La fraternisation est le prémice de la fraternité, c'est un mouvement, une irruption, un moment. Oui, un événement. D'autant plus intense d'ailleurs qu'on le sait, on le sent, on le craint, l'événement est fugace, éphémère. La fraternisation n'est pas la fraternité...

Et puis, et ce problème est majeur, la Fraternité pose la question des limites. Des limites territoriales. Et pose donc la question des frontières. De la famille, de l'entre-soi des clubs ou des sociétés maçonniques, de la Nation – mais quelles en sont alors les limites ?, de la condition humaine, suivant l'immense ambition exprimée par Anacharsis Cloots, ce prussien devenu citoyen d'honneur de la France en 1792 – avant d'y être guillotiné en 1794 – prônant la République universelle et critiquant les « noms fugitifs », ces dénominations de Français, d'Allemands, d'Anglais...

Les noms « fugitifs » des nations seront les socles des nationalismes qui se crispent au XIXe siècle. Les

⁽³⁾ Mona Ozouf, *Liberté, Égalité, Fraternité*, dans Pierre Nora (dir.), *Lieux de Mémoire*, vol. III : *Les France. De l'archive à l'emblème*, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 ; p. 4383.

noms « fugitifs » deviennent intangibles, gravés dans le marbre et repus de ces romans nationaux qui érigent des murs de haine entre soi et les autres...

Le nationalisme enserme la fraternité dans ses seules frontières et refuse l'universel de la notion. Voici les « nous » des nations, dans leurs frontières de barbelés. Voici Verdun, voici Auschwitz.

Avec la fin du XXe siècle, les formidables évolutions de la mondialisation et de la globalisation rebattent les cartes de nos constructions identitaires et reposent, comme jamais dans l'histoire, la question territoriale.

Le lointain devient proche quand le proche peut devenir étranger. Nous devenons des êtres géographiquement pluriels. Nous bricolons nos références identitaires. C'est l'âge des identités composites.

D'un côté la mondialisation – globalisation et l'ère de la mobilité. Les flux.

De l'autre, notre besoin de repaires, de repères. De terriers.

Choc entre nos aspirations à une territorialisation comme complément charnel aux réseaux immatériels et la force de ces réseaux planétaires qui peuvent nous dé-territorialiser.

De ce choc naissent tant de peurs et de crispations. Et se construisent tant de murs.

Des nationalismes, les clôtures de la pensée, se figent au nom de passés que l'on invente. Des mythes sont entretenus et l'on parle de racine unique, de peuple de souche et de pureté fantasmée. Les religions sont convoquées, et leurs messages initiaux si souvent dévoyés, pour justifier ces fermetures. Le barbare antique devient le mécréant dont il faut trancher le cou. A moins qu'il ne soit un migrant auquel il faut fermer la porte.

C'est un des combats essentiels de notre siècle : d'un côté, avec les clôtures dressées sur des « nous » imaginés, fantasmés, inventés - le 21^e siècle sera immanquablement le siècle de la barbarie – de l'autre, avec les ponts et les passerelles construits pour permettre le dialogue interculturel, interreligieux, dans le respect de l'universel de la condition humaine et de la diversité des pratiques, et ce siècle sera celui de la relation.

1 - Relation en nous-mêmes, acceptant le pluriel de nos influences, de nos identités composites, de nos contradictions et de nos appartenances. En refusant les crispations des prétendues racines uniques de Français de souche qui n'existent que dans les fantasmes de pureté, mères de toutes les barbaries. Et en dépassant ces tentations permanentes, englobantes, vampirisantes, du « moi » narcissique qui dévoie, pervertit et engloutit peu à peu l'affirmation individuelle d'un « je » émancipé, victoire des Lumières. Quand le citoyen rêvé par la Révolution et la République est vaincu par le consommateur. Quand le consumérisme et l'objet, quand l'avoir, quand la télé réalité et le divertissement généralisé, quand les chiffres et les algorithmes emportent tout sur leur passage. Tout, dont les désirs et les rêves. Tout, dont les tensions émancipatrices. Tout, dont le « je », dont le « nous ». Tout, au profit d'un moi, narcissique et vain. Résister. Résister à ce consumérisme vorace, glouton, qui nous séduit, qui nous vampirise et qui, peu à peu, nous intègre à sa bulle pour mieux nous dévorer. Un moi narcissique et vain, satisfait et repu, souriant à ses inanités. Résister, au nom du « je », au nom du « nous »...

Sous d'autres cieux, résister aussi à des « nous » implacables et imposés, des « nous » subis, qu'ils soient nationaux ou religieux », des « nous » qui enferment et qui tuent, sous tant de dictatures. Quand ces « nous » de l'injonction annihilent les personnalités, les « je » et les « moi », au nom d'une uniformité décidée et imposée par des pouvoirs verticaux. Résister, résister toujours, au nom de nos libertés, au nom de nos identités plurielles, au nom de nos compositions...

2 - Relation aux autres, pour faire société ensemble au sein de nos territoires de vie, de nos collectivités... en refusant les stigmatisations de l'autre et toutes les assignations qui l'accompagnent trop souvent. La méconnaissance de l'autre entraîne toujours cette haine de l'autre qui pousse sur le terrain des a priori nauséeux.

3 - Relation aux autres, pour faire humanité ensemble au-delà de nos institutions et collectivités, étatiques ou extra-étatiques... en refusant les guerres de civilisations. Car redisons-le, une fois encore : il n'y a pas de civilisation supérieure à une autre. Il n'y a pas de culture supérieure à une autre. Les drames de la colonisation, les chocs des nationalismes nous ont appris à nous méfier – comme de la Peste – de cette arrogance, de cette suffisance que trop souvent la France a entonné au son des trompettes de sa renommée. Pour sa gloire pensait-elle. Pensons à ce grand discours de Ferry, à l'Assemblée nationale, en 1885, prônant la colonisation au nom des Lumières. La colonisation au nom de la liberté des peuples que la France porte en elle. Mais rappelons-nous aussi de la réponse de Clemenceau, lors de ce même débat : inférieur, Confucius ? Inférieur, les Arabes nous apprenant l'algèbre ?

La France a rayonné sur le monde et son Empire couvrait les continents. Au nom de la Liberté. Au nom de grands principes. Mais que valent les principes quand ils sont foulés au pied par ceux-là même qui les proclament ? Vidés de sens concret, ils deviennent des mots, des abstractions ! Les drames de la décolonisation nous ont appris – s'il le fallait - que la Liberté et l'Universel n'étaient pas des abstractions. Que les cultures des peuples, leurs langues, leurs traditions, qui participent à leurs émancipations, à leurs manières d'être au monde, ne pouvaient être durablement méprisés. Si les pratiques culturelles des peuples, des communautés ou des personnes s'adosent et s'intègrent à la déclaration universelle des Droits de l'Homme, il n'y a pas de culture d'en haut, il n'y a pas de culture d'en bas ! Il y a des formes de cultures, différentes, singulières, qui s'enrichissent mutuellement. Et qui vivent, mêlées, entremêlées, dans le concret de nos vies.

Finalement, le combat suprême n'oppose-t-il pas des abstractions – des concepts – des idées – à leurs concrétisations, tant il n'y a pas de Droits de l'Homme, sans droits de l'homme.

Abdenour Bidar ⁽⁴⁾ estime que le 19^e fut le siècle de la conquête politique de la liberté. Le 20^e celui de la conquête sociale de l'égalité. Il espère que le 21^e sera « *celui de la conquête sociale, politique et spirituelle de la fraternité universelle, au service de l'unité de tous et de l'expression de chacun* » ⁽⁵⁾.

Prolongeons son propos. Le 18^e et le 19^e engagent la conquête politique de la liberté. On sait combien ces combats, jamais terminés, toujours à mener, sont plus nécessaires que jamais. Tant la démocratie est fragile, quand elle n'est pas baillonnée, ici ou là. Le 20^e siècle engage la conquête sociale de l'égalité. Mais les écarts se creusent, ici et ailleurs, et ce combat reste lui aussi d'actualité vive. Quant au 21^e siècle il devra enfin réaliser la synthèse des trois utopies suprêmes : liberté, égalité et fraternité.

Pour ce faire, la Fraternité devra être acceptée à tous les niveaux de nos appartenances, à chaque composante de nos identités plurielles, multiples.

Le « nous » de la famille, évidemment. Fraternité originelle. Dont on sait depuis Abel et Caïn combien elle est fragile.

Le « nous » de la proximité géographique existe depuis des millénaires. Il s'est construit au rythme de la marche à pied. Il est lié à cette appropriation des espaces de vie que nous construisons de nos sens. Nous voyons, nous sentons, nous parcourons des espaces de vie, des espaces vécus qui nous construisent autant que nous les habitons. Habitants habités que nous sommes. Nous connaissons nos voisins que jadis nous appelions des « pays ». Pour autant, toute l'histoire sociale, toute l'histoire de nos « faits divers » montrent qu'à cette échelle simple et évidente de la proximité la fraternité ne va pas de soi.

Le « nous » de la Nation émerge du 19^e siècle et il a créé une évidence. Nous sommes Français. Romain Gary a écrit : « *le patriotisme, c'est l'amour des siens, le nationalisme, c'est la haine des autres* ». Il a raison, la nation a engendré un monstre, le nationalisme.

Deux anecdotes, sur cette idée de nation, sur ces drames du nationalisme. La première est tirée des Ecrits

⁽⁴⁾ *Plaidoyer pour la fraternité*, Abdenour Bidar, Albin Michel, 110 pages, 2016.

⁽⁵⁾ id. p. 74.

de guerre ⁽⁶⁾ de Saint-Exupéry. C'est l'été 44, et des résistants, communistes, anticommunistes, issus de différents réseaux, dont Saint-Ex, anti-gaulliste, déjeunent ensemble. L'évocation de leurs amis torturés, morts, disparus crée une vive émotion. « *Et nous devons, les uns après les autres, quitter la table pour, dans un coin, tenter de contenir nos sanglots : tant nous émouvait le nom de cet ensemble dont nous sentions si intensément ce jour-là que nous faisons partie* ». C'était, cette France, une personne réelle et souffrante... une transcendance. Une communauté fraternelle.

Autre anecdote, inouïe, qui nous est contée par Edmond Michelet, résistant, déporté à Dachau, qui engagera après la guerre une grande carrière politique qui l'amènera à succéder à André Malraux au ministère des Affaires culturelles. Nous sommes à Dachau, au cœur de l'abjection. Ils sont là, déportés politiques, tous antifascistes, misérables et nus. Sur la paillasse, une discussion, anodine entre toutes. On parle des routes. Des routes de France, d'Italie ou d'Espagne. Pour le militant anti-fasciste italien les plus belles routes d'Europe sont italiennes. Mussolini est détestable, évidemment, mais les routes qu'il a fait construire sont les plus belles. Non, rétorque l'antifranquiste espagnol, les plus belles routes sont dans son pays et non en Italie ! La discussion s'envenime et il faut séparer des déportés qui tentent de se battre... Au nom de quoi ? D'un nationalisme qui agit comme une gangrène et qui pervertissant l'esprit critique, tue l'esprit. Edmond Michelet en tirera des propos bien amer dans un livre terrible et magnifique, Rue de la Liberté.

Voilà. Les nations permettent des solidarités qui portées à incandescence peuvent construire de formidables émotions et Saint-Exupéry a raison. Les nations peuvent aussi conduire à l'aveuglement sauvage des nationalismes, quand la haine de l'autre renforce l'amour des siens.

Pour autant, même si les nations engendrent des solidarités d'évidence, et d'intenses moments de fraternisation, elles ne sont jamais ciment d'une fraternité intangible. Les guerres civiles sont là pour le rappeler. Il n'y a rien de pire que ces guerres qui fracturent chaque famille.

Le « nous » de la région, en Bretagne comme en d'autres territoires, vient de loin. Il s'enracine dans des siècles de singularités et il est fruit de cette histoire, de ces pratiques culturelles, de ces paysages de vents et de lumières, autant que des discours posés depuis le 19^e siècle. La Bretagne n'a pas de papier, disait Morvan Lebesque, mais il suffit que les Bretons se disent Bretons pour qu'elle fleurisse. Pour autant, là encore, si les germes de fraternités électives sont là, les guerres civiles nous rappellent qu'entre Collaborateurs et Résistants il n'y a pas de dialogue possible.

Le « nous » de l'Europe, né des décombres de la seconde guerre mondiale, est balbutiant encore tant les « nous » ont besoin de spirituel, de sacralité – même laïque -, de symboles, pour se construire, et pas seulement de marchés communs, de PIB et de politiques monétaires. Un « nous » ne s'improvise pas. Il a besoin de rêves, de culture, de mythes parfois pour se construire et vivre. La main de Mitterrand prenant la main de Kohl a fait beaucoup pour l'Europe. Il faudra bien d'autres symboles et d'actes posés pour que l'on puisse à cette échelle parler durablement de fraternité.

Et puis le dernier « nous » le nous suprême de la fraternité : le « nous » de la condition humaine, admettant que ce qui nous unit – cette condition humaine partagée par des milliards d'individus sur la terre – est plus important que ce qui nous sépare.

Ce « nous » est si fragile. Certes, Auschwitz et la Déclaration universelle de 1948. Certes, le déplacement se généralise et l'avion se démocratise. Certes, le Patrimoine mondial de l'Unesco, en 1972. Certes, l'image, le virtuel, l'Internet et les flux des réseaux mondialisés. Certes, Rio puis la COP 21 en réponse aux menaces environnementales qui pèsent sur la planète. Mais Marc Augé a raison d'estimer que ces avancées, pour l'essentiel, sont fruits des menaces et des craintes, « une conscience du malheur », une conscience du risque, plus qu'une victoire de la fraternité universelle. Il n'empêche, la patrimonialisation

⁽⁶⁾ Anecdote rapportée par Régis Debray dans *Le moment fraternité*, Gallimard, p. 85.

progressive de la terre – la terre-mère – (et nous n'en avons qu'une...) peut engendrer une solidarité de fait, une solidarité active au-delà des nations. Il le faudra bien. Abdennour Bidar en appelle à un réchauffement spirituel de la planète... sinon seule la chaleur des tribus attirera et servira de refuge. Il a raison. Les « nous », tous les « nous » nécessitent un réchauffement spirituel. Une spiritualité laïque qui donne sens à nos vies. L'humanité et ses sourires, face aux crispations et aux haines... Le spirituel, les forces de l'esprit, le sens ! Le sens ! Tant nos vies ne peuvent se réduire à des algorithmes. Tant une société ne peut se réduire à sa seule économie. Tant l'humanité ne peut se réduire à des chiffres, des courbes, des statistiques.

L'enjeu est d'accepter ces identités composites, plurielles, qui vont du « nous » de la cellule familiale au « nous » planétaire, et de tisser, à chaque échelon, un « nous » qui ouvre ses portes à la Fraternité. « Dire nous », contre les peurs et les haines, c'est le titre d'un beau plaidoyer d'Edwy Plenel ⁽⁷⁾, « dire nous, pour inventer tous ensemble le oui qui nous manque, celui d'un peuple réuni dans sa diversité et sa pluralité autour de l'urgence et de l'essentiel : la dignité de l'Homme, le souci du Monde, la survie de la Terre ».

Dire « nous », envers et contre tous et réenchanter l'espérance !

Pour « dire nous » il nous faut travailler simultanément la culture de notre unité et la culture de nos diversités. Dire nous, c'est entrer – enfin ! - dans l'âge de la maturité des sociétés multiculturelles.

« Il y a un effort à faire du côté de l'image que la France a d'elle-même. Elle est à renouveler dans bien des esprits et des imaginaires. Il lui faut apprendre à se reconnaître à la fois, sans contradiction, une et diverse, indivisible et multiple ! Blanche et de toutes les autres couleurs. Athée et croyante, chrétienne et païenne, juive et musulmane, bouddhiste, etc. Et que cette variété religieuse comme la variété ethnique ne lui fassent plus craindre de perdre son identité. Car c'est bien là que le bât blesse. Notre pays n'arrive pas à s'enlever de la tête le préjugé que l'unité doit aller de pair avec l'uniformité. Or c'est faux, nous n'avons jamais été un pays uniforme – mais toujours partagé entre des identités régionales – et cela ne nous a pas empêché de nous retrouver dans une certaine idée de la France...

C'est en cela que l'islam est une chance pour la France : il lui donne une nouvelle opportunité de s'unifier avec ses différences, et d'intégrer dans son unité une différence qui provient cette fois d'une autre grande civilisation ! .../... Il n'y a nul besoin de se ressembler pour se rassembler » ⁽⁸⁾.

La France doit accepter l'intégration de l'altérité et non persister à imposer l'assimilation, autre forme de la soumission.

En fait, la France doit renouer non seulement avec la lettre mais avec l'esprit de la Loi de 1905 sur la laïcité. Loi de liberté de conscience, et donc de tolérance, dans le cadre établi de la République. Comme il n'y a pas de droit sans devoir, cette liberté de conscience s'accompagne du respect des lois de la République. Liberté de conscience, rappelons-le au passage signifie aussi que chacun est libre de croire ou de ne pas croire...

Dans l'esprit de la Loi, comme dans sa lettre d'ailleurs, c'est l'État qui est laïc et non la société. Les fonctionnaires, dans l'exercice de leurs fonctions, doivent afficher leur neutralité. Mais dans l'espace public, dans l'espace commun, l'espace partagé, la liberté de conscience et la liberté de culte sont assurées dès lors que l'ordre public – les lois de la République – est respecté. En fait, 1905, c'est l'intégration des catholiques à la République. Jaurès, lors du débat à l'Assemblée nationale, s'était adressé solennellement à eux par ces mots : « *Liberté à vous tous croyants, d'esprit à esprit, d'intelligence à intelligence, de conscience à conscience, de propager votre croyance et votre foi* ». Par ailleurs, et dans un même mouvement, le culte doit scrupuleusement respecter les lois de la République. Depuis plus d'un siècle cette

⁽⁷⁾ *Dire nous* », Edwy Plenel, Don Quichotte éd. 2016, 196 pages.

⁽⁸⁾ Abdennour Bidar, op. cité, p. 54-55.

loi d'apaisement, équilibrée, dynamique, féconde, a prouvé sa pertinence. Le temps est venu de lui donner nouveau souffle, en France ; le temps est venu de faire vivre son esprit à l'échelle planétaire.

En France, tout d'abord.

La France de 2017 n'est plus la France de 1905. En 1905 seuls les cultes catholique, protestant et juif sont concernés par la loi de séparation des Eglises et de l'État. La France compte nombre de musulmans, mais il ne vivent pas, ou si peu, en métropole, ces musulmans qui ne sont même pas citoyens... Les catholiques, alors, sont le nombre. Ajoutons un élément important du dossier : l'Église catholique dispose de lieux de culte extrêmement nombreux où tous les croyants peuvent vivre leur foi : cathédrales, basiliques, églises, chapelles, dans toutes les communes de France. Aujourd'hui, les musulmans, en France, seraient 8 millions. L'islam est la deuxième religion du pays. Et ces 8 millions de pratiquants disposent de peu de lieux de culte dignes et suffisants... A l'intégration des catholiques, permise par la loi de 1905, il faut maintenant, et impérativement, ajouter l'intégration des musulmans. Encore faut-il que l'islam, en France, accepte de s'engager sur ce chemin de l'intégration. Abdennour Bidar cite deux nécessaires évolutions, de nature totalement différente : accepter l'humour ou disposer de lieux de réflexion et de mise à distance critique de la religion. Il plaide pour un Harvard de l'islam... Harvard de l'islam qui aurait sa place en France. La France, qui n'est ni gendarme du monde, ni maître économique de la planète, renouerait alors avec son histoire : après la Révolution des Droits de l'Homme, il y a plus de deux siècles, il lui revient maintenant de porter le message de la fraternité universelle, dans ce nouveau monde globalisé.

La riche expérience de Mohamed Loueslati, aumônier musulman des prisons françaises, imam à Rennes, est éclairante. Les prisons françaises comptent nombre de musulmans, incarcérés, perdus, sans repère, sans avenir. Bien plus de musulmans que de catholiques. Mais bien moins d'aumôniers musulmans que d'aumôniers catholiques. Sans statut, sans rémunération, les aumôniers musulmans, en première ligne face à la radicalisation, ne sont pas reconnus. Mohamed Loueslati en appelle à la professionnalisation, à la formation, à la reconnaissance de ces imams qui luttent, les mains vides, contre la prolifération des imams « autoproclamés », financièrement soutenus par des pays étrangers, ne sachant parfois pas lire le français, méconnaissant totalement la laïcité et le respect des lois, et relais potentiels de toutes les radicalisations. « *La France doit à présent reconnaître l'islam. Et pour cela, ainsi que le rappelait le grand islamologue Louis Massignon, n'attendons pas encore deux siècles. Ne laissons pas de côté près de 8 millions de personnes en France. Leur intégration passe par la reconnaissance de leur culture et de leur religion alors qu'aujourd'hui beaucoup se sentent exclus ou, au mieux, objets d'indifférence* »⁽⁹⁾. L'imam plaide pour un « islam républicain » : « *Il faut former les imams en France, leur garantir la possibilité de suivre des cours à l'université, de se former à l'histoire de la civilisation française, en plus de leur formation théologique* »⁽¹⁰⁾. Car contrairement à la religion chrétienne, encadrée en grande partie par un personnel religieux essentiellement français, formé en France et connaissant bien son histoire, le personnel religieux musulman est nommé et financé par l'étranger.

Écoutons-le : « *Moi-même si je décide de m'adresser à un pays musulman, je peux obtenir, demain, 3000 euros de traitement mensuel. De nombreux imams fonctionnent ainsi. Mais je refuse, parce que je suis républicain* »⁽¹¹⁾.

L'enjeu pour demain est bien l'intégration des musulmans de France à la République et 1905 est une leçon qu'il nous faut étudier. L'intégration des catholiques il y a un siècle a été permise par une étonnante alchimie faite de reconnaissance et de fermeté. Reconnaissance de la liberté de conscience des catho-

⁽⁹⁾ Mohammed Loueslati, *L'islam en prison. Moi, aumonier musulman des prisons françaises*, Bayard, 2015, 132 pages, p. 91.

⁽¹⁰⁾ Idem, p. 96.

⁽¹¹⁾ Idem, p. 121.

liques, de leur culte, de leur culture. Fermeté stricte quant au respect intangible des lois de la République, qui s'imposent à chacun ; respect de la laïcité comme principe fondamental de la République qui sera intégré à la Constitution de 1946, puis à celle de la Ve République. « *La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion. Elle respecte toutes les croyances. Son organisation est décentralisée* » (article 1er de la Constitution de 1958).

Eh bien voilà l'enjeu : reconnaissance de la liberté de conscience des musulmans, de leur culte, de leurs cultures. Ce qui veut dire, lieux de culte, formation des imams, mise à distance critique de l'histoire douloureuse qui relie la France à son ex-Empire colonial. La France n'en a pas terminé avec la colonisation... Sans cet effort majeur, et libérateur, d'appréhender enfin les yeux dans les yeux les drames du passé, les exactions, les mépris et les hiérarchies imposés aux peuples jadis colonisés et à leurs cultures, rien ne sera possible car le ressentiment toujours présent sera le terreau des nouvelles haines. Dire l'histoire. Dire, tout simplement, que la France n'a pas été digne d'elle-même. Dire ce scandaleux statut d'indigène, rejetant les musulmans – comme tous les peuples des lointains – dans une infamante catégorie n'ouvrant aucun droit de citoyenneté... sauf un : celui d'être appelé sous les drapeaux en 1914 comme en 1940. Dire l'histoire n'est pas faire acte de repentance. Il ne s'agit pas de repentance. Il s'agit de mettre des mots sur des plaies qui suppurent encore. Mettre des mots serait libérateur.

Reconnaissance, donc. Mais dans le même temps et les deux phénomènes doivent être indissolublement liés, comme ils l'étaient en 1905, respect strict des lois de la République, respect de la laïcité, respect de l'égalité homme – femme, et ce dans tous les territoires, dans toutes les communes, dans tous les quartiers.

La laïcité, source de l'intégration et mère de la solidarité. La solidarité, mère de la fraternité.

L'échelle planétaire, ensuite.

Immense combat là aussi, formidable combat. A l'image de ces Républicains de France qui tout au long du XIXe siècle imaginaient, rêvaient, construisaient patiemment, résolument, à travers épreuves, opprobres et condamnations l'esprit de cette Loi de 1905 face à une Eglise catholique si puissante alors. Cette Loi fut votée, et la France ne fut plus tout à fait la même.

Mettre à distance le temporel et l'intemporel, éveiller l'esprit critique, accepter le divers, la contradiction et l'altérité, tout cela semble impossible gageure dans tant et tant de pays, en terres d'islam. Et pourtant, l'histoire nous enseigne que depuis Al-Andalous et Averroes jusqu'aux lucioles d'aujourd'hui, imams des prisons, militants des libertés, écrivains, poètes et journalistes, anonymes en grands nombres, les consciences sont là, en éveil, en action, pour faire vivre l'idéal de fraternité.

Cette Fraternité est à la fois, en France, la grande oubliée et le cœur secret de la devise républicaine. Sans elle, la liberté et l'égalité sont des idéaux vides, car si l'autre n'est pas un frère, peu importe, à vrai dire, son droit à la liberté.

Chaque niveau de réflexion, du « nous » familial au « nous » planétaire nous montre que la fraternité ne va pas de soi. Ne va jamais de soi. Que la fraternisation est un moment, un éphémère, un événement, et la fraternité une tension, une utopie. Une utopie nourrie, fécondée, par les combats de la solidarité. La solidarité – solidarité de la famille qui fait front face à l'événement – solidarité de la Nation qui fait face au danger – solidarité humaine qui naît de la conscience des risques planétaires – la solidarité est le terreau de la fraternité. Sur ce terreau, les émotions des fraternisations, ces irruptions dont nous gardons longtemps la nostalgie. Ces fraternisations qui prouvent que oui, c'est possible...

Naïveté ? Laissons Abdennour Bidar répondre : « *J'entends d'ici rire quelques beaux esprits : « Beau discours, mais simpliste, bêtement et béatement idéaliste ! Quelle naïveté ! ». J'en ai assez d'entendre et de voir triompher ce cynisme qui veut se faire passer pour lucidité supérieure sur la nature humaine - laquelle serait foncièrement égoïste. J'en ai assez de ces professeurs de réalité qui prennent la médiocri-*

té de leurs propres ambitions pour la limite de l'humanité elle-même. .../... comment peut-on espérer s'en sortir collectivement avec des discours pareils ? J'en ai marre de cette société, de cette civilisation tout entière fondée sur le préjugé que l'être humain est un être foncièrement solitaire, égoïste, agressif, à la capacité d'aimer étroitement limitée » (12).

Ajoutons que De Gaulle était bien seul le 18 juin à Londres quand il affirmait être la France. On peut rappeler que Mandela a passé 27 années en prison. Mandela affirmant, au coeur de cette nuit qui s'éternisait, qu'un « gagnant est un rêveur qui n'abandonne jamais ». On peut sourire de la question de Staline, « le Pape combien de divisions ? ». Mais les nazis ont été vaincus, comme l'apartheid, comme le stalinisme... comme tant et tant de dictatures.

Vaincus par quoi ? Par l'utopie. Et la fraternité est une utopie !

Vaincues par qui ? Par des lucioles, des rêveurs qui jamais n'abandonnent !

L'utopie de la fraternité commence sur le pas de nos portes, à l'écoute de ces lucioles qui aujourd'hui brillent dans la nuit. Ces lucioles dont parle Césaire, et que reprend Patrick Chamoiseau dans *Frères migrants* (13).

Frères migrants.

Nous avons perdu la bataille des mots quand les réfugiés de jadis, accueillis vaille que vaille, fuyant bombes et dictatures, étaient devenus les migrants de nos villes. Quand le réfugié devient migrant, quand le centre d'accueil est appelé jungle, c'est une part de notre humanité qui se recouvre d'ignominie. Patrick Chamoiseau réintègre le migrant dans sa condition humaine par l'adjonction d'un simple mot : frères, frères migrants.

L'histoire de l'humanité est faite de migrations – les Bretons ont traversé la Manche, dont les fonds marins sont tombeaux de la multitude, comme la Méditerranée d'aujourd'hui, Mare Nostrum, est le linceul de la pauvreté du monde et le précipice de notre indignité - et les décennies à venir continueront d'écrire cette histoire de la marche des pauvres, des bannis, des sans abris et des réfugiés climatiques. « Frères migrants », c'est nous, hier, c'est nous, demain.

« Frères migrants », un livre, un simple livre, une luciole dans la nuit.

Et tant d'autres lucioles qui nous éclairent. Des milliers de lucioles. Des millions de lucioles à l'échelle planétaire. Associations, militants, bénévoles, passionnés, passeurs de culture, artistes, écrivains, journalistes... ici et là ils disent, ils clament, ils chantent, les richesses du divers, les espoirs de demain et les rêves d'humanité.

Leur action se mène, sans emphase souvent, sans le moindre sou parfois, dans nos villages, dans nos quartiers, dans des actions de simple solidarité.

Un Festival de cinéma, ici, de musiques du monde, là-bas. SOS Méditerranée. Des centres d'accueils de réfugiés. Des rencontres. Des mises en relation. Des livres que l'on écrit. Des poèmes que l'on dit. Des actions, humbles et si souvent silencieuses. Des militants, des associations, des projets menés et des rêves touchés du doigt. Des consciences qui se lèvent, comme celle de Mohamed Loueslati, simple exemple parmi tant d'autres, innombrables. Et ce pardon islamo-chrétien du Vieux-Marché où musulmans, catholiques, athés, agnostiques, réfléchissent ensemble à la définition concrète de ce mot, fraternité...

Ils sont les lucioles dans la nuit. La solidarité est le moteur de leurs actions. La fraternisation est leur récompense. La fraternité est leur utopie. Ils sont l'avenir de notre dignité.

- o - o - o - o - o -

(12) Abdenour Bidar, op. cité, p. 70-71.

(13) *Frères Migrants*, Patrick Chamoiseau, Seuil, Mai 2017, 144 pages.

En guise de conclusion...

Jean Jacques Pérennès, op
Directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem.

J'ai imprudemment accepté de réagir à chaud aux exposés que nous venons d'entendre, comme il est d'usage dans les colloques, mais ici je n'avais pas lu les interventions auparavant. Acceptez donc avec indulgence ces propos très improvisés et provisoires.

Je m'en tiendrai à deux réflexions :

1- Tout d'abord l'aveu d'un certain malaise

Nous avons entendu de très beaux exposés sur les racines de nos convictions sur la fraternité ; chrétiens, musulmans mais aussi citoyens laïcs français peuvent puiser dans leurs traditions respectives de vraies motivations pour un agir fraternel.

Mais, dans le même temps, tout en admirant ces sources qui sont les nôtres, nous ne pouvons pas ne pas penser au démenti cruel qui leur a été opposé au cours de l'histoire et l'est encore parfois : guerres de religions, guerres coloniales, que d'horreurs nos sociétés dites civilisées et parfois "chrétiennes" ou "musulmanes", n'ont-elles pas commises ! Du coup, ces discours sont inaudibles pour beaucoup de nos contemporains qui, au mieux s'en détournent, au pire accusent précisément nos religions d'être la source de ces violences. On l'a senti en filigrane dans les questions à Mohammed Loueslati, dont les propos sur l'islam tolérant et fraternel sont à l'évidence soupçonnés. L'islam est aujourd'hui l'accusé n°1 mais on pourrait tout autant mettre en question le christianisme. Il y a un hiatus. Comment le dépasser ?

2- Le dépassement peut peut-être venir d'un changement du titre de notre démarche : ne faudrait-il pas plutôt de "construire la fraternité" ?

La fraternité, comme l'a bien dit Jean-Michel Le Boulanger, n'est pas vraiment quand elle reste de l'ordre émotionnel. Nos médias nous submergent d'épisodes compassionnels à chaque drame, terroriste par exemple, mais cela ne construit guère une fraternité durable.

Pourquoi ne pas essayer, ensemble, de faire l'inventaire des chemins de la fraternité, d'autant plus qu'il y a dans cette salle de multiples acteurs, associatifs ou autres, qui depuis des décennies parfois s'emploient à tisser des liens entre les cultures, entre les religions, entre les deux rives de la Méditerranée ? Notre expérience est un capital inestimable. Partageons-le, essayons d'y associer plus de gens, comme le fait ce pardon de Vieux-Marché.

- o - o - o - o - o -

Et en 2018 ?...

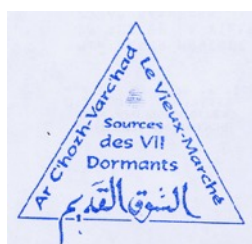
Le pardon des Sept Saints en Vieux Marché (22420) aura lieu les samedi 21 et dimanche 22 Juillet.



Le colloque de l'Association Sources des Sept Dormants se tiendra le samedi après-midi 21 Juillet.

Il portera sur l'hospitalité, chère à Louis Massignon, vécue au Vieux Marché, dans les années 60, lors de la greffe musulmane sur le pardon des Sept Saints, et mise aujourd'hui au défi des migrations.

(Décision de l'AG du 21 Octobre 2017).



Association « Sources des sept Dormants »

Mairie, 11 Plasenn ar Chezeg

22420 Le Vieux Marché

courriel : sources-sept-dormants@laposte.net